Les enjeux du discours sur la girafe au dix-huitième siècle, des naturalistes et Buffon à François le Vaillant*

Catherine Gallouët
Hobart & Williams smith colleges

La girafe présente un cas particulier dans le monde animal :

> Early chroniclers simply did not believe that such an animal could exist. Eyewitnesses were entranced but skeptical ; scientits back home receiving their reports […] were plainly baffled. With its dappled hide, oversized neck, and sloping spine, it just *had* to be something else–or at least a combination of some things they already understood[1].

Au dix-huitième siècle, la girafe appartient autant au monde fantasmes qu'à celui du discours scientifique ; l'iconographie d'alors, largement imaginaire, n'informe pas sur sa nature. La définition du *Dictionnaire universel* de Trévoux donne la mesure de l'embarras que pose cet « […] animal farouche dont les Auteurs font mention, mais que personne n'a vu. […] Ceux qui la décrivent disent que […]. Quelques-uns croient que […]. D'autres disent que […] » pour conclure : « Mais la plupart des curieux croient que c'est un animal chimérique[2] ». Comme le rappelle le *Dictionnaire*, aucune personne vivante ne peut se targuer d'en avoir vu une. La girafe existe-t-elle vraiment ? Dans son *Histoire naturelle,* Buffon va répondre à cette question, mais la précision qu'il recherche semble l'éluder, et ce sera François Le Vaillant, ornithologue, voyageur-explorateur, et grand chasseur, qui sera en mesure de se prononcer de façon définitive sur la girafe. La question de la girafe au dix-huitième siècle vaut qu'on s'y attarde car, illustrée en particulier chez ces deux auteurs, on y voit exprimés ou simplement suggérés toutes les tensions qui sous-tendent la connaissance scientifique, doublée de ses aspirations commerciales et coloniales.

La girafe fait son apparition dans les textes français dans un récit viatique (en fait, en franco-vénitien), *Le Divisament dou monde* de Marco Polo, avec une description précise où se laisse entrevoir l'admiration de l'auteur :

---

* Je remercie Anne Régent-Susini de ses commentaires judicieux.

[1] Lynn Sherr, *Tall Blondes. A Book about Giraffes*, 1997, p. 16. « Les premiers chroniqueurs ne croyaient tout simplement pas qu'un tel animal puisse exister. Les témoins s'extasiaient mais restaient sceptiques ; les savants qui recevaient chez eux leurs rapports […] étaient manifestement déconcertés. Avec sa peau tachée, son cou trop long, et son dos incliné, il *fallait* qu'elle soit quelque chose d'autre –ou du moins un amalgame de certaines choses qu'ils connaissaient déjà » (ma traduction).

[2] *Dictionnaire universel francois et latin,* vol. 3, 1721, p. 215 (je modernise l'orthographe).

> Il hi naist encore giraffe aseç, que *moit sunt belles couses a veoir*, elle est fate en tel mainere com je voç deviserai. Or sachiés qu'ele a cort corsajes et est auques basse dereire, car les janbes derieres sunt pe[tit]es ; e les janbes devant e le cruel a mot grant, si que sa teste est bien aute da tere entor de III pas. Elle a peitet teste et ne fait nul mal ; elle est de color toute roge e blance a roelles, e *ce est mout belle couse a veoir*[3].

Une telle description est souvent complétée par une illustration, mais on n'en trouve aucune de la girafe dans les éditions successives de l'ouvrage, alors que s'y trouvent illustrés d'autres animaux exotiques comme le chameau ou l'éléphant. Cette absence d'iconographie n'est pas liée au manque d'information sur le sujet, ni même d'ailleurs au manque d'imagination d'illustrateurs qui, faute de détails observés, n'hésitent pas à y faire appel comme les créateurs du douteux « arbre à vin » dans la traduction de Robert Fresher en 1500[4]. Le manque d'iconographie signale plutôt l'embarras causé par la girafe et l'incertitude qui persiste sur sa nature.

Son image se précise à partir de 1486 avec celle donnée par Bernhard von Breydenbach dans la relation de son pèlerinage en terre sainte entrepris en 1483[5]. L'ouvrage, encore aujourd'hui qualifié de « *best-seller* international », est richement illustré par le peintre-graveur Erhard Reuwich, qui inaugure sur plusieurs tableaux : il fournit les cartes de grand format des villes traversées, comme Venise ou Jérusalem, si détaillées qu'elles seront longtemps utiles aux voyageurs ; il donne aussi les illustrations de la faune rencontrée lors des voyages. La girafe y est représentée en présence d'autres animaux « exotiques ».

[3] Marco Polo, *Milione : Le divisament dou monde : il Milione nelle redazioni toscana e franco-italiana*, 1982, p. 597 (je souligne). Je remercie mon collègue Court Wells de cette information.
[4] Le livre des voyages de Marco Polo, traduit par Robert Frescher, manuscrit, 1475-1525, ch.165. Source : gallica-bnf.
[5] Bernard (de) Breydenbach, *Opusculum sanctarum peregrinationum in montent Sion ad venerandum Christi Sepulcrum in Jérusalem atque in montent Sinaï ad divam Virginem et martyrem Katharinam*, 1486.



Figure 1. – Erhard Reuwich, Illustration, 1502, gravure sur bois,
dans Breydenbach, *Opusculum sanctarum peregrinationum* […], p. 30
Bibliothèque Sainte Geneviève. Domaine public.

Bien que la notice de l'ouvrage insiste que les animaux sont peints tels qu'ils ont été observés, le fait est que la girafe « ne fait plus partie de la faune du pourtour méditerranéen[6] », et ni Breydenbach, ni Erhard Reuwich, ne pouvaient en avoir rencontré une. La forme donnée à la girafe ne peut donc être basée sur l'observation direct, mais représente un amalgame hérité d'anciens récits de voyage, comme celui de Cyriac D'Ancoma en 1435. Et pourtant, c'est cette représentation fantaisiste qui devient iconique. On la retrouve vers 1490 dans le panneau gauche du triptyque de Jérôme Bosch, « Le jardin des délices » ici encore accompagnée d'un unicorne, aussi bien que chez Pierre Belon (1555), André Thevet (1575), ou Edward Topsell (1607), et surtout au dix-septième siècle, chez Conrad

[6] Brahim Ouchaou et Bouchra Bougariane, « Les extinctions totales et régionales des grands mammifères durant le Quaternaire terminal au Maroc », 2015, p. 11.

Gesner, le naturaliste suisse, dont l'immense *Bibliotheca universalis*[7], sans doute le plus grand ouvrage de zoologie jamais publié, a une immense portée.


42 Quadrup. ferorum

dalis, teres. hac herbas & frondes legit tanta celeritate, ut oculos penè fallat. Collū ad 15. pedum pertingit altitudinem. anteriora crura aliquanto prioriora, quàm quæ Equi maximi, posteriora ualde breuia, ut ei dorsum decliue sit ad clunes, quas astrictas habet, ut Asinus: cuius etiā caudā sua caudā refert. Cōtrà latissimo pectore est. Hæc Scaliger. Oppianus caudā Dorcalidis, id est, Capreoli, ei tribuit, nigris in extremitate pilis hirsutā. Aures exiguas. Cornua exilia, rectà proceden tia, Icon quā exhibemus sumpta est ex Italico libro, typis uulgato, authoris innominati, quo Terra sancta describitur. Strabo hoc animal non ὑαιλον, id est, ferā, sed βόσκημα, id est, pecus uel pecudem esse tradit: quod ita accipio, moribus eam pecudū instar placidis, earumq; ritu βόσκεσθαι, hoc est, herbis & frondibus pasci, homini & alijs animalibus innoxiū. Diuersum confusa genus Panthera Camelo, Horatius, ex recētioribus etiam Græcis innominatus quidam scribit nasci hoc animal ex parentibus genere diuersis: quod mihi non uidetur, &c. Nabim Aethiopes uocant, collo similem Equo: pedibus & cruribus Boui, Plinius, qui & Camelopardalim dictam scribit, ab albis maculis rutilum colorem distinguentibus.

Cameli Indicæ iconem hanc mutuati sumus olim ex libro quodam typis impresso innominati authoris qui Terram sanctam Italicè descripsit. Aliam meliorem quæres in fine huius libri.

ARABICE Serapha, unde cæteræ gentes pleræq; omnes Giraffam, uel Zirafam nominant.

GERMAN. Giraff/ ein frömbd thier vß India/ &c. Mag ein Kämelpard genennt werden: darumb daß es mit dem kopff vnd halß eim Kämelthier glych ist/ mit den fläcken aber einem Leopard: vornen gar hoch gesetzt/ hinden nider.

ALLO camelus Scaligeri. Animal est (inquit) in terra Gigantum, capite, auriculis, collo Mulæ: corpore Cameli, cauda Equi. Quamobrem ex Camelo & alijs compositū Ἀπομάμμαιον appellauimus. Sicille. Apparet autem hoc ipsum esse, cuius figurā proponimus, ex charta quadā typis impressa mutuati, cum hac descriptione: Anno Domini 1558. Iunij die 19. animal hoc mirabile Mittelburgum Selandiæ aductum est, antehac à principibus Germaniæ nūquam uisum, nec à Plinio aut alijs antiquis scriptoribus cōmemoratum. Quem Indicam esse dicebant è Piro (*fortè Peru*) regione sexies mille miliaribus ferè Antuerpio distante. Altitudo eius erat pedum sex, longitudo

Figure 2. – Illustration, 1560, gravure sur bois, dans Conrad Gesner *Icones animalium quadrupedum uiuiparorum et ouiparorum,* p. 42, Biodiversity Heritage Library, Smithsonian Librairies, Washington D. C. Universal Public Domain

Ainsi située dans les annales de la nouvelle histoire naturelle, cette image devient donc un véritable *topos* iconographique. Cette image topique sera difficile à dépasser dans la mesure où, quelques soient les progrès de la connaissance à son sujet subsistent en elle ce

[7] Pierre Belon, *Observations de Plusieurs Singularites et Choses Memorables*, (Anvers, 1555) ; André Thevet, *Cosmographie universelle* (vol. 1, fol. 388b, 1575) ; Edward Topsell, *Historie of Foure-footed Bestes* (1607) ; Conrad Gesner, *Icones animalium quadrupedum uiuiparorum et ouiparorum*, Libro I et II, 1551-1587, p. 41-42.

que Foucault désigne comme « sédiments de la culture[8] » qui l'a produite. On comprend alors pourquoi cette girafe dont l'image concilie mythe et réalité, mêle le lu, le vécu et l'imaginaire, va troubler les esprits. Les différents noms sous laquelle on la connaît ne font qu'ajouter à cette incertitude : les Anciens voyaient en elle un animal hybride, et l'appelaient *camelo-pardalis*, à la fois chameau et léopard ; elle est aussi connue comme *zurpana*, ou zarafa, mot issu de la tradition arabe, et *giraffe*. L'orthographe *girafe* s'impose au dix-huitième siècle, mais l'hybridité projetée par sa dénomination ancienne jette encore de doutes sur sa nature. Même si, en 1758, Linnée tente de tout concilier en la nommant *Giraffa camelopardis,* la girafe reste inclassable : son existence n'est pas tout-à-fait avérée, son image autant que sa nature réelle restent incertaines. L'on sait, par ailleurs, combien texte et image se complètent alors et contribuent de façon égale au savoir scientifique[9] ; dans le cas de la girafe, ces deux éléments se contredisent. L'on comprend dès lors que la question de la girafe ait pris une telle ampleur dans l'histoire naturelle, et qu'elle soit abordée dans les deux grands ouvrages scientifiques du siècle, *L'Encyclopédie* de Diderot et *L'Histoire naturelle* de Buffon, qui vont donc tenter d'en déterminer la nature.

On trouve seize occurrences du mot « girafe » dans *L'Encyclopédie*, épelé avec deux F, rangée sous diverses rubriques, et trois descriptions ; Diderot la range parmi les cervidés rubrique « VÈNERIE », dans l'article « CERF » de 1751 au même titre que l'élan, le renne, et le chevreuil[10]. Une autre rubrique « CHAMEAU MOUCHETÉ[11] » renvoie « GIRAFFE » en zoologie où se lit une longue description :

> GIRAFFE, s. f. (*Hist. nat. Zoolog.*) *giraffa*, animal quadrupède. Les Arabes le nomment *zurnapa*, les Latins l'appelloient *camelo-pardalis*, parce que sa peau est parsemée de taches comme celles d'un léopard, et qu'il a le cou long comme un chameau. Belon a vû une *giraffe* au Caire qui étoit très-belle et fort douce ; sa tête ressemblait à celle d'un cerf, quoique moins grosse ; elle avoit de petites cornes mousses, longues de six travers de doigt, et couvertes de poil, celles de la femelle sont plus courtes. Cette *giraffe* avoit les oreilles grandes comme celles d'une vache, le cou long, droit et mince, les crins déliés et les jambes grêles ; celles de devant étoient fort longues, et celles de derriere fort courtes à proportion ; les piés ressembloient à ceux d'un bœuf ; la queue descendoit jusqu'aux jarrets, et étoit garnie de crins trois fois plus gros que ceux d'un

[8] Michel Foucault, *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, 1966, p. 136-76.
[9] Anne Lafont, *L'art et la race. L'Africain (tout) contre l'oeil des Lumières,* 2019, p. 85-129.
[10] *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers,* Diderot, « Cerf. Histoire naturelle / Vénerie », ARTFL, p. 2 : 840.
[11] *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers,* Anon., « Chameau moucheté, ARTFL, p. 3 : 67.

> cheval ; elle avoit le corps très-mince et le poil blanc et roux. Cet animal a les attitudes du chameau, il se couche sur le ventre, et il a des callosités à la poitrine et aux cuisses ; […] *Obser. liv. II. chap. xljx. Voyez* Quadrupede[12].

L'article « ZURPANA » de Zoologie du chevalier de Jaucourt (D. J.), moins précis, donne plutôt un exemple des « sédiments de culture », mentionnés auparavant. Il s'il choisit le nom arabe, il exlique : « ZURNAPA, s. m. (Zoologie.) nom arabe d'un animal fort singulier dans son espece, & qui paroît n'appartenir à aucun genre d'animaux connus ; il est appellé par les Latins *camelo-pardalis*, & giraffa par les Orientaux. Voyez Giraffe[13]». Enfin, son commentaire de la planche est jalonné d'expressions telles que : « On ne sait point si […] » ou bien « il est plus que probable[14]», si bien que Jaucourt donne l'impression qu'il ne maîtrise pas véritablement son sujet. « Elle forme un genre particulier » dit-il ; « On ne connoit que très-imparfaitement la Giraffe, quoique plusieurs auteurs en aient fait mention, […] les figures qu'ils en ont données ont été très-mal dessinées ». Jaucourt admet d'ailleurs que cette illustration pour le volume des planches n'a été choisie que « parce que cette figure m'a paru moins mauvaise que les autres[15] ». Cette explication en forme de pis-aller continue à jeter des doutes sur sa nature[16]. En fait la girafe échappe au concept de race animale comme unité conceptuelle, ce qui rend tout classement impossible.

L'immense *Histoire Naturelle* de Buffon apporte enfin de nouveaux éléments. On en trouve une description dans les douze volumes consacrés aux quadrupèdes :

> La Giraffe est un des premiers, des plus beaux, des plus grands animaux, et qui, sans être nuisible, est en même temps l'un des plus utiles ; la disproportion énorme de ses jambes, dont celles de devant sont une fois plus longues que celles de derrière, fait obstacle à l'exercice de ses forces ; son corps n'a point d'assiette, sa démarche est vacillantes, ses mouvements sont lens et contraints ; elle ne peut ni fuir ses ennemis dans l'état de liberté, ni servir ses maîtres dans celui de domesticité ; aussi l'espèce en est peu nombreuse et a toujours été confinée dans les déserts de l'Ethiopie et de quelques autres provinces de l'Afrique méridionale et des Indes[17].

Une gravure illustre la description :

---

[12] *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, etc* « GIRAFFE [Histoire naturelle | Zoologie] », ARTFL, p. 7 : 667.
[13] Jaucourt, (D. J.), *ZURNAPA, Zoologie,* ARTFL p. 17 : 748.
[14] *Ibid.,* p. 17 : 748.
[15] *Ibid., Histoire naturelle, Règne animal, | Quadrupèdes,* Planche V, ARTFL, p. 23 : 2 : 4.
[16] Les anciens savaient déjà que l'hybridité de la giraffe était en fait « une convention [… sans] signification réelle. » Thierry Buquet, « Les légendes relatives à l'origine hybride et à la naissance des girafes selon les auteurs arabes », *Bulletin d'études Orientales,* Institut Francais du Proche-Orient (IFPO), 2014, 62 (2013), p. 126.
[17] Georges-Louis Leclerc, Buffon, *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roi*, vol. 37, *Quadrupèdes,* t. 6, 1787, p. 25-26.

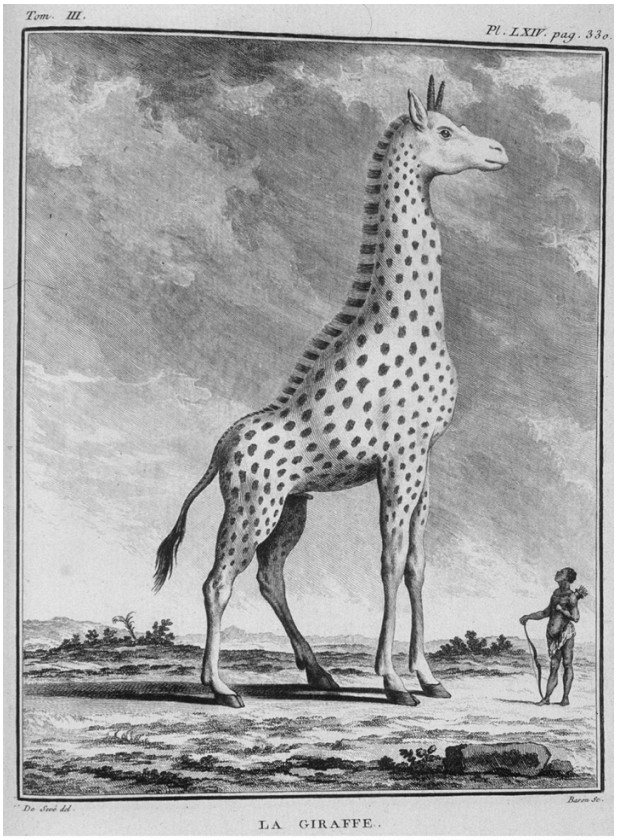

Figure 3. – J *Dessin de Jacques de Sève, gravure de Claude Baron,* La girafe, 1776, dans Georges-Louis Leclerc Buffon, *Histoire naturelle générale,* Supplément, III, 1776, Planche LXIV, p. 330 Imprimerie royale, Paris. Domaine public.

Mais cette description se base sur des conjectures erronées (« démarche vacillante », animal rare et confiné), et la gravure de Jacques Scève qui l'illustre, semblable à l'illustration de l'*Encyclopédie,* souligne la taille démesurée de l'animal, et la « disproportion énorme de ses jambes ». Or Buffon est amené par sa correspondance avec un certain professeur Allamand, de l'université de Leyde qui avait en sa possession un spécimen ramené du cap de Bonne-Espérance, à se corriger dans une longue « ADDITION A L'ARTICLE DE LA GIRAFFE[18] » à la fin du neuvième volume, Buffon cite *texto* les lettres de son correspondant, en répète les plus petits détails, discute longuement sur la nature de ses cornes, et revient sur ses conclusions, par exemple sur la taille des membres inférieurs. Enfin, dans l'article « LA GIRAFFE » de 1787, Buffon cite abondamment les auteurs anciens et modernes, en compare

[18] Buffon, *op. cit.,* t. 9, p. 212-230.

les descriptions, questionne les contradictions et, par un système de renvois, se prononce de façon quasi définitive sur la girafe. Seule reste la question des cornes de la girafe : tombent-elles, veut-on savoir ? ; « […] sans cette connaissance précise on ne peut assurer, comme l'ont fait nos Nomenclateurs, que la girafe soit du genre des cerfs[19] » ; on ne peut donc toujours pas la classer. Il critique aussi la récente et « très longue, mais très sèche description[20] » du *Voyage* d'Hasselquist récemment publié par Linnée[21] montre les préoccupations profondes :

> Je rapporte ici cette description d'Hasselquist, non pas pour l'utilité, mais pour la singularité, et en même temps pour engager les Voyageurs à se servir de leurs lumières, et à ne pas renoncer à leurs yeux pour prendre la lunette des autres ; il est nécessaire de les prémunir contre l'usage de pareilles méthodes, avec lesquelles on se dispense de raisonner, et on se croit d'autant plus savant que l'on a moins d'esprit. En sommes-nous en effet plus avancés, après nous être ennuyés à lire cette énumération de petits caractères équivoques, inutiles ? […] C'est aux figures à suppléer à tous ces petits caractères, et le discours doit être réservée pour les grands : un seul coup d'œil sur une figure en apprendrait plus qu'une pareille description qui devient d'autant moins claire qu'elle est plus minutieuse, surtout n'étant point accompagnée de la figure, qui seule peut soutenir l'idée principale de l'objet au milieu de tous ces traits variables, et de toutes ces petites images qui servent plutôt à l'obscurcir qu'à le représenter[22].

Si seulement Hasselquist avait ajouté « un mot de plus[23] », on serait fixé sur la nature des cornes de la girafe.

> Mais [se lamente Buffon] des écoliers, qui n'ont que la gamme de leur maître dans la tête, ou plutôt dans leur poche, ne peuvent manquer de faire des bévues, des omissions essentielles, *Buffon,* parce qu'ils renoncent à l'esprit qui doit guider tout Observateur, et qu'ils ne voient que par une méthode arbitraire et fautive, qui ne sert qu'à les empêcher de réfléchir sur la nature et les rapports des objets qu'ils rencontrent, et desquels ils ne font que calquer la description sur un mauvais modèle[24].

Il conclut en rappelant que « la Nature […] se joue des formules, échappe à toute méthode, et ne peut être aperçue que par la vue immédiate de l'esprit, ni jamais saisie que par le coup-d'œil du génie ». Le naturaliste énonce ici sa méthode : le savant doit « prendre la lunette des autres », c'est-à-dire changer son point de vue en se libérant de tout tropisme et de toute

[19] Buffon, *op. cit.* t. 6, p. 31.
[20] *Ibid.*, p. 31.
[21] Naturaliste suédois (1722-52), disciple de Linnée, et dont la chronique de son *Voyage au Levant* est publiée après sa mort. Buffon donne la référence suivante : *Voyage* d'Hasselquist, Rostock, 1762.
[22] Buffon, *op. cit.* t. 6, 1787, p. 39.
[23] Buffon, *ibid.,* p. 25.
[24] Buffon, *ibid.,* p. 39.

filiation, observer directement l'objet de son étude et préférer la figure au discours. Dans un volume séparé, une illustration corrigée de la girafe de Jacques de Sève, le même dessinateur de celle de 1777 montre les progrès accomplis : on retrouve la figure topique de la girafe, mais le dessin de sa tête, basé sur l'examen du squelette, est beaucoup plus proche de la réalité. On remarque aussi que la disproportion entre le sujet humain et l'animal est considérablement réduite.

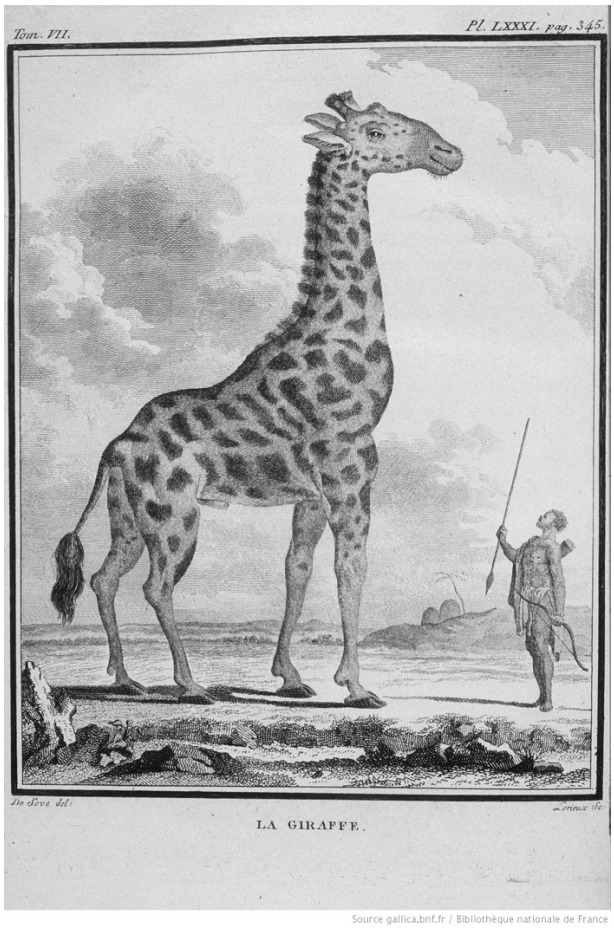

Figure 4. – Jacques de Sève, dess., de Sève fils, grav.1789, dans Georges-Louis Leclerc Buffon, *Histoire naturelle Générale.* Source gallica-bnf. Domaine public.

Ainsi les différentes itérations du texte et de l'image de la girafe de *l'Histoire naturelle* de Buffon composent un narratif de la découverte graduelle des attributs de l'animal. Bien que son image n'ait pas beaucoup évolué, Buffon réussit à rendre compte de la girafe et démystifie cet animal mystérieux. La girafe, ancrée dans la réalité, est maintenant assignée au domaine scientifique et trouve sa place dans le monde naturel décrit par Buffon. De plus,

son étude offre au naturaliste philosophe l'occasion d'expliciter sa méthode et d'en garantir les résultats, ce que Francois le Vaillant va contester avec éclat.

Cet ornithologue, très conscient de sa différence, est né et a vécu au Surinam jusqu'à l'âge de dix ans : « […] j'exerçai mes premiers pas dans les Déserts, et je naquis presque Sauvage[25] ». C'est à cette enfance dans les colonies, marquée le climat de la Guyane et par les courses d'exploration de découverte et de chasse avec ses parents, qu'il attribue son « apparence d'originalité[26] » qui fait de lui un être à part en marge de la culture dominante, et lui fait vivre son arrivée en Europe comme un exil[27]. Il se décrit comme « chasseur d'oiseaux[28] » et ambitionne de chasser toutes les espèces possibles pour créer son propre cabinet de curiosités ; il amasse ainsi une collection considérable d'espèces, et passe trois ans en France pendant lesquels il visite les cabinets de curiosité qui « laissèrent dans [son] âme un vide que rien ne pouvait remplir […] amas de dépouilles étrangères, [… qui] dormaient profondément pour la Science[29] ». Il lit les ouvrages d'histoire naturelle, Buffon, surtout, « un des plus grands génies[30] » dont il critique l'imagination : « […] son éloquence magique ne m'avait point séduit au point d'admirer jusqu'aux écarts de son imagination, et je ne pouvais pardonner au Philosophe les exagérations du Poète[31] ».

Après deux voyages en Afrique, Francois Le Vaillant publie un *Voyage […] dans l'intérieur de l'Afrique* (1790), puis un *Second voyage* en 1795 ; enfin en 1798, il publie l'*Histoire naturelle des oiseaux d'Afrique*[32], dont le titre fait évidemment écho à l'*Histoire naturelle des oiseaux* de Buffon. La première phrase du premier *Voyage* est une attaque lancée contre les « Nomenclateurs de l'Histoire Naturelle » et leur tendance à « établir des rapports et de calquer l'anatomie [des oiseaux] sur celle des hommes[33] ». Cette charge d'anthropomorphisme est suivie d'un assaut encore plus précis contre ses contemporains qui, « du fond d'un cabinet », se reposent sur « ces Ouvrages volumineux, […] ces compilations

[25] F. Le Vaillant, *Voyages de M. Le Vaillant*, t. I, p. x (ici, comme dans les citations suivantes, je modernise l'orthographe).
[26] F. Le Vaillant, *Voyages de M. Le Vaillant*, t. I, p. xiij
[27] Dans le « Précis historique » où Le Vaillant fait la chronique sa vie, il explique ressentir « une tristesse profonde [qui] flétrissoit mon âme et venoit dissiper les prestiges de l'avenir ». F. Le Vaillant, *Voyage de M. Le Vaillant*, t. I, p. xiij.
[28] F. Le Vaillant, *Voyages de M. Le Vaillant*, t. I, p. 107.
[29] F. Le Vaillant, *Voyages de M. Le Vaillant*, t. I, p. xv.
[30] F. Le Vaillant, *Voyages de M. Le Vaillant*, t. I, p. xvi.
[31] F. Le Vaillant, *Voyages de M. Le Vaillant*, t. I, p. vxj.
[32] François Le Vaillant, *Histoire naturelle des oiseaux d'Afrique*, 1798 (an vii).
[33] *Voyage*, F. Le Vaillant, *Voyage de M. Le Vaillant*, p. v.

immenses […] où, par cela seul qu'ils sont anciens, on présente comme des vérités immuables, les rêves de l'imagination et de l'ignorance[34] ». Le Vaillant, lui, s'affirme « [b]ien résolu à ne parler que de ce que j'ai vu, de ce j'ai fait, je ne dirai rien que d'après moi-même, et certes on ne me reprochera pas les fautes de ceux qui m'ont précédé[35] ».Il continue : « […] ce que je suis, ce que j'ai vu, ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, voilà tout ce que je me suis proposé […d'] apprendre [aux lecteurs du *Voyage*][36] ». Fort de sa singularité, il semble revendiquer pour lui-même l'identité de ce voyageur, philosophe, observateur, et savant dont rêvait Rousseau[37]. Il conclut sa préface sur la girafe, fait d'autant plus incongru qu'il n'en a pas rencontré pendant ce premier voyage :

> Quoique la Girafe ait été décrite & gravée dans quelques Auteurs, cela ne m'empêchera pas recommencer ces deux opérations : ce qui a été dit jusqu'à présent sur cet animal, et les dessins qui en ont été faits ne ressemblant guères à l'original qui existe dans mon Cabinet, et à l'étude que j'ai faite de ses mœurs dans son Pays natal[38].

La question de la girafe est donc d'emblée le *locus* où va se déployer la méthode de Le Vaillant, véritable méthode expérimentale basée sur l'observation et l'expérience, celle qui garantit sa supériorité de scientifique. Le « Précis historique » à la suite de la Préface appuie son autorité en documentant les sources singulières de sa compétence de naturaliste-voyageur, à commencer par son expérience de la Guyane, « foyer où la Nature travaille ses exceptions aux règles générales que nous croyons lui connaître[39] ».

Bien qu'il n'ait pas rencontré de girafe lors de son premier voyage, il y revient toutefois dans plusieurs pages de la postface de « la Fin du Second Volume[40] », illustrées de deux planches :

> Le mâle, que je conserve dans mon cabinet et dont on voit la figure *planche VIII* avait, lorsque je le mesurai après l'avoir abattu, seize pieds quatre pouces depuis le sabot jusqu'à l'extrémité de ses cornes ou de son bois. Je me sers de ces deux expressions

[34] F. Le Vaillant, *Voyages de M. Le Vaillant*, t. I, p. vj.
[35] F. Le Vaillant, *Voyages de M. Le Vaillant*, t. I,p. x.
[36] F. Le Vaillant, *Voyages de M. Le Vaillant*, t. I, p. viii.
[37] « Ne verra-t-on jamais renaître ces temps heureux où les Platon, les Thalès et les Pythagore épris d'un ardent désir de savoir, entreprenaient les plus grands voyages uniquement pour s'instruire, et allaient au loin secouer les préjugés nationaux […]et acquérir ces connaissances universelles […]. Supposons un Montesquieu, un Buffon, Diderot, un Duclos, un d'Alembert, un Condillac, ou des hommes de cette trempe, voyageant pour instruire leurs compatriotes, observant et décrivant comme il savent le faire […]. Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine de l'inégalité,* Paris, Garnier-Flammarion, 1971, p. 194
[38] F. Le Vaillant, *Voyages de M. Le Vaillant*, t. I, p.v iii.
[39] F. Le Vaillant, *Voyages de M. Le Vaillant*, t. I, p. ix.
[40] F. Le Vaillant, *Voyages de M. Le Vaillant*, t. II, p. 394-398.

> uniquement pour me faire entendre ; car toutes deux font également impropres. La Girafe n'a ni bois ni cornes ; […][41].

Il a vu la girafe évoluer dans son milieu naturel et en a ramené la peau ; lui seul, donc, peut en préciser les dimensions réelles, et même résoudre l'épineuse question de ses cornes. Il n'épargne pas ses prédécesseurs : « Les dessins de cet animal placés dans les Ouvrages de MM. de Buffon et Vofmar, sont généralement défectueux. On a fait aboutir les cornes en pointe ; ce qui est contraire à la vérité[42] ». Le Vaillant continue :

> Les Naturalistes et les Voyageurs, en parlant de la Girafe, s'accordent tous pour ne donner, aux jambes de derrière, que moitié de la longueur de celles de devant ; mais, de bonne foi, ont-ils **vu** l'animal ? ou, s'ils l'ont **vu**, l'ont-ils attentivement considéré ?[43]

Le premier *Voyage* se conclut avec la promesse de futures révélations : « […] on sentira bien que je n'ai pas tout dit sur cet animal extraordinaire[44] ». Le frontispice ajouté à la deuxième édition de l'ouvrage[45] donne toute la mesure de ce que la girafe représente pour Le Vaillant.

[41] F. Le Vaillant, *Voyages de M. Le Vaillant*, t. II, p. 394.
[42] F. Vaillant, *Voyages de F. Le Vaillant,* Nouvelle édition, p. 396.
[43] F. Vaillant, *Voyages de F. Le Vaillant,* p. 395. Je souligne.
[44] F. Vaillant, *Voyages de F. Le Vaillant,* t. II, p. 397.
[45] Francois le Vaillant, *Voyages de F. Le Vaillant dans l'intérieur de l'Afrique par le cap de Bonne Espérance*, 2 vol., Nouvelle édition, Desray, An VI.

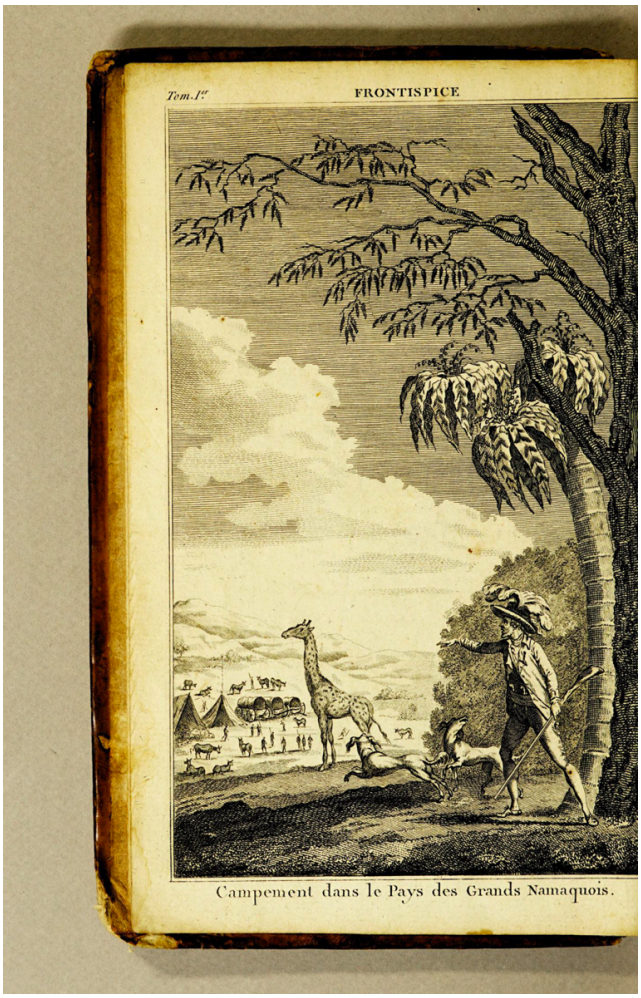

Figure 4. – Frontispice – 1803, dans François Le Vaillant, *Voyages de M. Le Vaillant dans l'intérieur de l'Afrique par le cap de Bonne-Espérance,* Biodiversity Heritage Library, Smithsonian Librairies, Washington D. C. Universal Public Domain.

L'image, censée représenter un campement, focalise le regard sur une girafe. Le Vaillant, en tenue de chasseur, tient un fusil et semble diriger ses chiens sur elle au centre de l'image. Son regard porte sur elle, et sa main invite le spectateur à diriger le sien dans la même direction. Les ombres du sous-bois où il se tient contrastent avec la lumière crue du campement indigène, fond sur lequel le sujet réel de l'illustration se définit. Majestueux, l'animal se tient à la frontière de ces deux espaces, comme appartenant aux deux mondes, le territoire de l'Afrique et celui du chasseur. Malgré sa taille naturelle, la figure de la girafe, éloignée, donc rendue plus petite que le chasseur, suggère un renversement de la relation homme / animal. L'animal est ici représenté tel qu'il est, plutôt que selon les tropes traditionnels.

Le premier voyage est donc une sorte de prélude au second[46], un récit de ses aventures d'explorateur en Afrique, de ses découvertes et de ses collectes d'oiseaux jusqu'alors inconnus, qui se double de la chronique d'une quête. Toujours le naturaliste en quête d'exactitude, l'auteur continue la révision du savoir de ses contemporains (en l'occurrence, l'explorateur écossais James Bruce) et revient même sur ses propres conclusions pour les rectifier :

> La gravure de mon premier voyage qui représente la girafe mâle, étant défectueuse en ce que la tête de l'animal est mal rendue, on ne sera pas fâché de trouver ici une représentation plus exacte de cette partie, et sur une plus grande échelle[47].

La simple vue d'une peau de girafe recouvrant une hutte le transporte de plaisir :

> Moi, qui ne connaissais ce quadrupède, le plus haut de tous ceux du globe, que d'après les descriptions et les dessins fautifs que j'en avais vu, je n'avais garde de reconnaître ici sa robe; et cependant c'en était une. Enfin, j'étais dans le pays qu'il habite; j'allais en voir de vivants, et je touchais au moment d'être dédommagé, au moins en partie, des malheurs et des chagrins de mon voyage[48].

La girafe est au centre de ses préoccupations, en fait, comme le révèle une édition utérieure, ; « [u]n des premiers motifs[49] » de son voyage. « […] le dix novembre […] fut pour moi un des plus heureux de ma vie[50] ». Or ce qui suit n'est pas le récit d'un naturaliste qui, émerveillé, peut enfin observer l'animal qui occupait ses pensées depuis si longtemps, mais celui d'un chasseur qui a enfin obtenu son butin. Il a dû s'y reprendre à deux fois pour abattre l'animal, celui-ci lui ayant échappé alors qu'il pensait l'avoir atteint ; mais cela n'affecte en rien ses transports devant ce qu'il appelle sa « victoire » :

> Qui croirait qu'une conquête pareille excita dans mon âme des transports voisins de la folie ? peines, fatigues, besoins cruels, incertitude de l'avenir, dégoût quelquefois du passé, tout disparût, tout s'envola à l'aspect de cette proie nouvelle : je ne pouvais me rassasier de la contempler, j'en mesurais l'énorme hauteur. Je reportais avec étonnement mes regards de l'animal détruit à l'instrument destructeur. J'appelais, je rappelais tour à tour mes gens et quoique chacun d'eux en eût pu faire autant, quoique nous eussions abattu de plus pesants et de plus dangereux animaux encore, je venais, le premier, de tuer celui-ci : j'en allais enrichir l'histoire naturelle, j'allais détruire des romans et fonder, à mon tour, une vérité.
>
> Tous mes gens accoururent et me félicitèrent sur mon triomphe. Bernfry [son compagnon de voyage] seul restait en arrière […] Arrivé à ma portée, il me parla de sa

[46] *Second voyage dans l'intérieur de l'Afrique, par le Cap de Bonne-Espérance, dans les années 1783, 84 et 85*, 3 vol., 1795.
[47] *Second voyage dans l'intérieur de l'Afrique,* t. II, p. 336.
[48] *Second voyage dans l'intérieur de l'Afrique,* t. II, p. 293.
[49] François Levaillant, *Voyages de F. Le Vaillant dans l'intérieur de l'Afrique (1781-1785)*, 1932, Gallica-bnf, p. 93-94. L'édition reproduite chez Gallica ne mentionne pas l'édition d'origine. Elle est sans doute la « Nouvelle édition augmentée » de 1803.
[50] F. Levaillant, *Second voyage*, t.2, 1795, p. 297-98.

> chute. Moi, sans entendre ce qu'il me disait, sans songer qu'il pouvait avoir besoin de secours, je lui parlais de ma victoire. Il me montrait son épaule, je lui montrais ma girafe ; j'étais ivre et n'aurais guère songé à mes propres blessures[51].

Ce récit sidérant n'est pas celui d'un ornithologue, d'un explorateur, ni d'un homme de science. Il est celui d'un chasseur qui exulte avec « des transports voisins de la folie », obnubilé [« je ne pouvais me rassasier » écrit-il]. Oubliant toute vraisemblance scientifique, il exagère son exploit suggérant même que la girafe posait un danger. Surtout, il explose d'orgueil, l'orgueil d'être le premier chasseur de girafe (blanc, s'entend, car la chasse à la girafe était alors courante), l'orgueil de fonder un nouveau savoir : j'en allais enrichir l'histoire naturelle, j'allais détruire des romans et fonder, à mon tour, une vérité ». Hors de lui, il perd toute notion de réalité, ne voit plus rien ni personne, (il ne se rend même pas compte que son compagnon de chasse est blessé), conscient seulement de son « triomphe », de sa « victoire ». L'enthousiasme du ton du passage comme son vocabulaire, celui de la conquête, suggère un acte de possession totale et passionnée dont la girafe est le symbole. Avec ce butin de chasse, le Vaillant peut imposer son autorité de naturaliste et revendiquer sa place auprès des savants de son siècle. : « j'en allais enrichir l'histoire naturelle, j'allais détruire des romans et fonder, à mon tour, une vérité ». C'est donc bien en pionnier de la science qu'il se voit. Mais l'est-il véritablement ? Rappelons l'analyse de la dépouille de girafe par Lallamand que celui-ci avait partagée avec Buffon.

L'histoire de la chasse en Occident informe cette question. Selon Matt Cartmill, « [t]he importance of hunting lies in its symbolism […] because it involves confrontational, premeditated, and violent killing, it represents something like a war waged by humanity against the wilderness[52] ». Au Moyen-âge, la chasse devient de plus en plus l'apanage des puissants, et les forêts revendiquées par la couronne deviennent domaine royal où « exclusive hunting rights were tyranically and savagely enforced[53] ». Pour les paysans, elle devient alors symbole de liberté, de fête, et même de rébellion contre les autorités. Le Vaillant, Créole

[51] F. Levaillant, Second *Voyage,* 1795, p. 299-300.
[52] Matt Cartmill, *A View to a Death in the Morning : Hunting and Nature Through History,* 1996, p. 28, p. 30. « [L]'importance de la chasse réside dans son symbolisme […] parce qu'elle implique une tuerie conflictuelle, préméditée, et violente, elle représente quelque chose comme une guerre conduite par l'humanité contre ce qui est sauvage ».
[53] M. Cartmill, *A View to a Death in the Morning,* p. 61. « […] les droits exclusifs de la chasser étaient tyranniquement exercés et sauvagement appliqués ».

américain, personnage hybride venu des colonies[54], qui a rejeté les méthodes de ses contemporains et corrigé leurs écrits, est déjà un dissident ; le récit de sa chasse, revanche contre l'ordre établi, en a les accents, et sa victoire est donc aussi celle du marginal qui défie l'autorité et réussit à imposer sa présence.

Cartmill, par ailleurs, rappelle que la noblesse attribuée au daim au Moyen âge fait de sa mort le symbole de la mort du noble héro, et même, symbole du Christ crucifié[55]. Dans la mesure où la girafe était classée parmi les cervidés, notamment dans l'*Encyclopédie*, il se pourrait que sa chasse soit teintée d'une noblesse symbolique qui ajoute au triomphe du chasseur.

Enfin, la chasse au cerf (ou à la biche) est aussi une allégorie de la poursuite amoureuse dans la tradition européenne. Jennifer Tamas dans *Au non des femmes* nous rappelle que « [l]e mythe du chasseur se conjugue parfaitement avec celui du ravisseur[56] ». Rappelons aussi que dans ses formes extrêmes, la poursuite érotique, souvent décrite en termes guerriers ou de chasse, s'accomplit dans le viol qui est négation et même annihilation de l'objet convoité[57]. Or il est difficile d'ignorer le registre féminin de la girafe. Ainsi on est en droit de se demander si à travers la satisfaction triomphante de Le vaillant on ne décèle pas la victoire d'une forme de masculinité sur une féminité animale. Aussi, en plus de la noble conquête scientifique, la folie que ressent Le Vaillant à la mort de la girafe semble-t-elle suggérer un autre fantasme, celui de la puissance et de la conquête, de fait, une manifestation extrême d'anthropocentrisme masculin.

Rappelons que nous ne sommes pas dans les forêts de Rambouillet, mais en Afrique. S'il se proclame « le premier » à « tuer » une girafe, tout en reconnaissant que ses « gens » (autrement-dit les Africains qui l'accompagnent) auraient pu en faire autant, Le Vaillant n'est le premier qu'en tant que chasseur blanc en Afrique. Il semblerait que ses rêves de puissance et de gloire fassent écho à d'autres désirs, car il ne s'agit de la conquête d'un simple animal sauvage et mal connu, mais de celle d'un animal africain qui a résisté jusqu'alors au savoir européen.

---

[54] Ian Glenn insiste sur sa « doube-identity, a cultural hybridity, as part of the painful benefit of not being born into settled metropolitan French society ». *The first safari. Searching for Francois Levaillant,* 2018, p. 18.
[55] M. Cartmill, *A View to a Death in the Morning,* p. 68.
[56] Jennifer Tamas, *Au nom des femmes,* Paris, Le Seuil, 2023, p. 73.
[57] Cartmill, *A View to a death*, p. 69.

En fait, dès la publication du premier *Voyage* en 1790, Louis XV a commissionné une carte monumentale de l'Afrique (trois mètres sur deux), unique en son genre :



Figure 5.a –M. de Laborde, *Partie Méridionale de l'Afrique depuis le Tropique du Capricorne jusqu'au Cap de Bonne Espérance contenant les Pays des Hottentots, des Cafres et de quelques autres Nations*, 1790, 200 x 300, Carte, Service Hydrographique de la Marine Nationale, Paris. Wikimedia Common.

Les détails en sont minutieusement rendus. La faune et la flore sont situées dans ce qui est supposé être leur contexte naturel. Des médaillons illustrent des scènes typiques des différents peuples autochtones, Houswana, Grands Namaquois, Hottentots de Gonaquois, Caffres. On ne retrouve dans ces représentations aucun des stéréotypes si courants au dix-huitième siècle : pour ne citer qu'un exemple, celui des Hottentots, représentés en famille paisible alors qu'ils étaient toujours cités pour leurs « tabliers », leurs parties génitales réputées monstrueuses[58]. Il en est de même pour les figures d'animaux, qui sont de véritables documents. Le médaillon central reprend l'image projetée par le frontispice du premier

[58] Curieusement, Michèle Duchet range Levaillant parmi ceux qui font un portrait des Hottentots qui « dénote une profonde répulsion à l'égard de ces êtres : Michèle Duchet, *Anthropologie et histoire au siècles des Lumières,* Paris Albin Michel, 1971, p.33 Cette remarque qui est contredite par les représentations de la carte du roi, et par le texte même de Le Vaillant qui témoigne d'une cetraine bienfaisance à l'égard des autochtones africains (voir, par exemple, ses attaques répétées contre la brutalité des colonistes hollandais).

Voyage : Le Vaillant entouré de ses chiens y est une nouvelle fois représenté en chasseur, mais sans la girafe :



Figure 5.b – M. de Laborde, Détails, *Partie Méridionale de l'Afrique,* 1790.

On la retrouve située enfin dans son milieu naturel.



Figure 5.c – M. de Laborde, Détails, *Partie Méridionale de l'Afrique,* 1790.

Pourquoi Louis XVI a-t-il voulu cette carte ? L'on sait l'amour de Louis XVI pour la chasse à laquelle il consacrait trois à cinq jours par semaine. Or il s'agit d'une carte de l'Afrique, pas d'un tableau de chasse. Il semble, en fait, que la girafe, cartographiée, est ainsi instrumentalisée et représente, au bon plaisir du roi, un territoire « vierge », ouvert, vulnérable à la conquête et la possession, comme la girafe. L'espace des terres africaines,

symboliquement pratiquement vide puisqu'inconnu, est représenté comme littéralement habité de l'animal dont la dépouille sera ramenée dans le cabinet du savant-voyageur. Hommage à l'amour de la chasse du souverain, cette carte serait aussi une allusion, flatteuse pour le roi, à de possibles conquêtes coloniales.

Il convient maintenant de relier les différents fils d'Ariane de mon enquête selon le travail de la SATOR.

Mon analyse a montré que les configurations narratives formant les toposèmes de la science, la chasse, la conquête érotique et l'entreprise coloniale se recoupent. La science naturelle tend vers une conquête de la nature (inconnue) par l'homme à qui elle donne contrôle et pouvoir. La science naturelle suppose une conquête de la nature par la connaissance de l'homme qui en acquiert ainsi le contrôle. Objet du désir du savant, on peut considérer que cette conquête est genrée ; elle implique le contrôle masculin d'une nature féminisée ; on ne sait que trop aujourd'hui que la conquête de la nature peut mener à sa destruction, à son viol. Par ailleurs la chasse est en soi la conquête violente de l'objet convoité qui appartient au monde animal. La conquête du chasseur, signalée par la possession absolue, la mort de l'animal, est totale. Dans la poursuite érotique l'objet convoité par l'homme est l'autre féminin ; la conquête de cet objet est possession (le vocabulaire est clair : l'amant veut posséder). Dans les formes extrêmes de violence, la poursuite érotique s'accomplit dans le viol qui est négation et même annihilation de l'objet convoité, le contrôle absolu par le masculin de l'autre féminin. Enfin, la conquête coloniale permet à l'homme européen masculinisé et blanc de posséder et contrôler le territoire d'une civilisation autre, féminisée, située au sein d'une nature encore inconnue.

Se dégagent ainsi plusieurs toposèmes :

Toposème 1 – Science : l'homme conquiert la nature qui lui est mystérieuse en exerçant sa raison pour la contrôler

Toposème 2 – Chasse : l'homme conquiert l'animal qui lui est autre / étranger et exerce sa supériorité en contrôlant sa vie

Toposème 3 – Conquête amoureuse : l'homme conquiert la femme qui est autre et exerce sa supériorité en contrôlant sa féminité

Toposème 4 – Colonisation : homme blanc conquiert nation / territoires étrangers et exerce sa supériorité en contrôlant la vie de sa culture

On constate que non seulement ces quatre motifs, chasse, poursuites amoureuse, scientifique et coloniale, se recoupent l'un l'autre, mais qu'ils remontent tous au motif de la chasse : poursuite, capture, et même destruction par le masculin d'un inconnu féminisé. Dans cette perspective, le *topos* de la chasse se présente comme le degré zéro de toutes les formes de conquête de l'Autre par l'Un : Humain – Chasser – Sauvage.

Les variations de ce *topos* de base renvoient aux formes variées de conquêtes humaines :

Un – Conquérir – Autre

Sujet (homme) –Conquérir – Objet inconnu (femme /nature)

Homme – Européen – conquérir – Autre – non Européen

Homme – « civilisé » – conquérir – « sauvage »

Sujet (homme / blanc / Européen) – Conquérir – Autre (femme / étrangère /orientale / noire)

En effet, toutes ces conquêtes supposent une relation de pouvoir sur l'objet, inconnu, qui donc échappe au savoir de l'Un. Vus sous cet angle, les transports de Le Vaillant illustrent ce que les chercheurs d'aujourd'hui reconnaissent, à savoir la concomitance révélatrice entre chasse, désir sexuel, quête de la science et entreprise coloniale. Après tout, Le Vaillant n'a-t-il pas lui-même proclamé : « J'ai traversé les mers ; j'ai voulu voir d'autres hommes, d'autres productions, d'autres climats, je me suis enfoncé dans quelques déserts ignorés de l'Afrique : j'ai conquis une petite portion de la terre[59] » ?

[59] F. Le Vaillant, *Voyages de M. Le Vaillant*, t. I, p. vii.

Catherine Gallouët

BIBLIOGRAPHIE

Sources primaires

BUFFON, George-Louis Leclerc de. *Histoire naturelle, générale et particulière,* Paris, Imprimerie Royale, 1749-1788, 36 vol.

Dictionnaire universel françois et latin : contenant la signification et la définition tant des mots de l'une et de l'autre langue, avec leurs différents usages, que de termes propres à chaque état de chaque profession, Paris A Paris, F. Delaulne, 1721, 8 vol.

Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, etc., eds. Denis DIDEROT and Jean le Rond D'ALEMBERT. University of Chicago : ARTFL Encyclopédie Project (Autumn 2022 Edition), Robert MORRISSEY and Glenn ROE (eds.), http://encyclopedie.uchicago.edu/ (consultée le 26 juillet 2023).

GESNER, Conrad*, Icones animalium quadrupedum uiuiparorum et ouiparorum : quae in Historiae animalium Conradi Gesneri libro I. et II. describuntur, cum nomenclaturis singulorum latinis, graecis, italicis, gallicis, et germanicis plerunque, et aliarum quoque linguarum, certis ordinibus digestae*, 1551-1587, Tiguri, Excudebat C. Froschouerus, anno MDLX [1560].

LE VAILLANT, François, *Voyage de M. Le Vaillant dans l'intérieur de l'Afrique : par le Cap de Bonne-Esperance, dans les années 1780, 81, 82, 83, 84 & 85,* A Paris, Chez Leroy éditeur, 1790, 3 vol.

LE VAILLANT, François, *Second voyage de F. Levaillant, dans l'intérieur de l'Afrique par le Cap de Bonne-Espérance, pendant les années 1783, 1784 et 1785*, A Paris, chez H. J. Jansen et Comp[e], L'An 3 de la République [1795], 3 vol.

ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes ; Discours sur les sciences et les arts, chronologie et introduction par Jacques Roger,* Paris, Garnier-Flammarion, 1971.

Sources secondaires

BUQUET, Thierry, 2012 b, « L*a belle captive*. La girafe dans les ménageries princières au Moyen Âge », dans Corinne BECK et Fabrice GUIZARD (éd.), *La bête captive au Moyen Âge et à l'époque moderne,* 2012, Amiens, Encrage (Encrage université), p. 65-90.

BUQUET, Thierry, « Pourquoi la Bible des Septante a-t-elle traduit le zemer du Deutéronome en Kamelopardalis ? Réflexions sur le statut symbolique et alimentaire de la giraffe », *Anthropozoologica*, 2006, vol. 41, nº 1, p. 7-25.

CARTMILL, Matt, *A View to a Death in the Morning : Hunting and Nature Through History,* Cambridge Mass., Harvard University Press, 1996.

FOUCAULT, Michel, *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Éditions Gallimard, 1966.

GLENN, Ian. *The First Safari. Searching for François Levaillant,* Auckland Park, South Africa, 2018.

LAFONT, Anne, *L'art et la race, L'Africain (tout) contre l'œil des Lumières*, Paris, Les presses du réel – Œuvres en société, 2019.

LAUFER, B., « The Giraffe in History and Art »*, Anthropology*, Leaflet 27, Field Museum of Natural History, Chicago, 1928.

LE GUERN, Michel, « Le "Dictionnaire" de Trévoux (1704) », *Cahiers de l'Association internationale des études francaises*, 1983, n° 35, p. 51-68.

OUCHAOU, Brahim et BOUGARIANE, Bouchra, « Les extinctions totales et régionales des grands mammifères durant le Quaternaire terminal au Maroc », *Travaux de l'Institut Scientifique*, Série Générale, 2015, nº 8, p. 5-20.

SHERR, Lynn. *Tall Blondes. A Book about Giraffes*, Kansas City, Andrews McMeel Publishing, 1997.

STONE, J. C., *A Short History of the Cartography of Africa,* Lewiston, Mellen, 1995.

Catherine Gallouët

TAMAS, Jennifer, *Au* Non *des femmes. Libérer os classiques du regard masculin*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La couleur des idées », 2023.